

De Saigon à Orsay

Hoan Nguyễn Công

De Saigon à Orsay

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2022
ISBN : 978-2-312-12153-6

De Saïgon à Orsay

Suite à la rencontre en 2019 avec Manoel Dialinas, ancien d'Orsay, ingénieur ENSI Nantes, directeur de recherche au CNRS, et la lecture de ses mémoires, j'ai été incité à me pencher sur mon propre parcours et écrire mes mémoires. Cet exercice a été l'occasion de faire le point quant à mon cheminement, surtout en cette période dominée par la pandémie du Covid-19.

Je rapporte ici mes mémoires relatives à ma formation, ce pourquoi j'étais venu en France et, mon parcours professionnel, déterminés par les conditions politiques de mon pays d'origine et familiales d'une part et les conditions de la recherche en France d'autre part. Les lecteurs reconnaîtront dans ces pages, mon goût pour la recherche que je dois à mon père, ingénieur des TP, à ma mère que je me plais à penser qu'elle a été « l'ingénieur agronome de la famille » et à des personnalités scientifiques rencontrées lors de mon parcours comme le professeur Robert Mazet, Mrs Alain Hoffmann et Joseph Zarka, tous deux polytechniciens, l'un m'accueillant au CEA et l'autre m'aidant à résoudre un problème non habituel en résistance des matériaux. Je partage avec eux un engagement pour la recherche scientifique.

Certes, je n'ai pas intégré une école d'ingénieur comme le souhaitait mon père mais je sais au fond de moi-même que là où il est, il est fier de son fils. Ma carrière aurait pu être différente si j'avais trouvé des moyens financiers et les soutiens institutionnels pour poursuivre dans le domaine de la recherche fondamentale mais les conditions de la recherche en France étaient elles-mêmes traversées, dans un monde qui se globalisait, par de grandes tensions au sein de

l'Europe et au niveau international dont on peut mesurer aujourd'hui les mutations.

NGUYỄN Công-Hoan
Paris, 25 novembre 2020

Formation d'un ingénieur, entre rêve et réel oppressif

Mon rêve souhaité par mon père c'était de préparer le concours d'entrée aux grandes écoles, en particulier l'Ecole Nationale Supérieure des Ponts et Chaussées ou l'Ecole des Travaux Publics comme lui.

SOCIALISATION AU VIETNAM

Né en 1943, j'ai passé mes premières années à Đà Lạt, au Vietnam. Je suis le septième enfant de Nguyễn Văn Minh, mon père, et de Đỗ Thị Bông, ma mère. Ils ont eu six garçons et quatre filles. Mon père a obtenu son diplôme d'ingénieur civil des travaux publics (TP) à Hanoi, après plusieurs échecs en raison des représailles des français, pour son implication dans des attaques contre les colons. ⁱ C'est grâce à sa persévérance qu'il a finalement obtenu son diplôme. ⁱⁱ

Mon père a obtenu son diplôme d'ingénieur civil des travaux publics (TP) à Hanoi, a construit les barrages hydrauliques de Đồng Cam, Quảng Yên, Tuy Hòa, Sóc Trăng, ce qui lui valut d'être bien considéré par le président de la République Ngô Đình Diêm (1956-1960). Ce dernier recherchant un soutien populaire, le convoque pour lui proposer un poste ministériel. Contrairement au protocole, il quitte la salle de réunion en lui tournant le dos plutôt qu'en reculant de quelques pas avant de reprendre son chemin. Manifestement, mon père ne voulait pas de cette offre.

Mon père voulait m'envoyer pour préparer les concours des grandes écoles comme les Ponts et Chaussées. Il suivait de près mes études sans utiliser une contrainte quelconque. Il me semble avoir hérité plusieurs traits de son caractère. Ma mère, Dô Thi Bông douée pour la fabrication des produits agroalimentaires, avait une très bonne mémoire et connaissait les différentes étapes de leur préparation sans recourir à un manuel quelconque. Comme les femmes Vietnamiennes de sa génération, elle s'occupait de son foyer, obéissant à son mari et veillant à l'éducation de ses enfants, les punissant quand elle le jugeait nécessaire.

Ma mère était enceinte lorsque mon père a organisé notre exode de Đà Lạt à Thanh Hoa en 1949. Ma petite sœur Thu Le est née à Thanh Hoa. C'était la guerre de résistance, Viêt Minh et autres contre l'occupation française jusqu'à la victoire de Diên Biên Phu en 1954. Le Vietnam est divisé en deux. Fuyant le communisme, ma famille a immigré vers le sud. Je me souviens de mon père qui avait installé un banc supplémentaire dans sa voiture, une Citroën, pour nous y mettre tous. Sur certains parcours, mon jeune frère et moi étions transportés dans un fardeau (đòn gánh), appelé aussi la palanche, faite d'une tige de bois portée sur l'épaule avec deux charges aux extrémités. Nous avons abandonné la maison située au n° 78 de la rue Trần Hưng Đạo à Hanoi où j'ai vécu les premières années de mon enfance. C'était aussi dans cette ville que j'avais fait mes études primaires. L'école était située au 39 rue Quang Trung, non loin de la maison.

Bien qu'étant jeune, je comprenais la colère de mes parents, de mes frères et sœurs aînés face aux exactions du pouvoir colonial. Les travaux à l'école ont contribué au renforcement du sentiment d'appartenance au Vietnam. Une de nos institutrices nous avait demandé de rapporter de la terre d'argile du lac Ha-Le pour l'utiliser comme support à la carte du Vietnam, réalisée en papier en classe. Nos escapades avec mon frère plus âgé, Nguyễn Quang Huy, au bord des rivières pour ramasser les cartouches qui traînent à la surface de la boue, témoignaient des combats qui avaient lieu dans le pays. Ou encore le désespoir de mon frère Nguyễn Henri qui, bien

qu'il ait fabriqué un hélicoptère comme ceux qui survolent fréquemment notre ciel, n'était malheureusement pas parvenu à le faire décoller car les matériaux employés n'étaient pas appropriés. Il avait utilisé des cornières en fer, trop lourdes pour ce genre d'appareil.

Au sud, j'ai fréquenté l'« Ecole Tôn Thọ Tường ». Cette école a été déplacée du Nord du Vietnam. Les classes avaient lieu de 10 h à 14 h (Trường Bắc Việt Di Chuyển Tôn Thọ Tường). C'était une école publique qui accueillait les élèves venus du Nord. Les cours avaient lieu pendant les heures creuses des autres groupes d'élèves. Lorsque j'étais en classe de 6^e, nous avons habité une maison située au n° 215 de la rue Phạm Ngũ Lão à Saigon, Hồ Chí Minh Ville. Plus tard, nous avons résidé au 89 rue Nguyễn Đình Chiểu. Au n° 87, habitait l'attaché militaire des Etats Unis qui avait deux filles, Brooks et Holly Toland. Brooks et moi échangeions des messages par-dessus les murs de la clôture qui n'étaient pas très hauts. Le pays étant occupé par les américains, elle disait que son père la gronderait s'il apprenait notre relation.

Dès la cinquième du secondaire, j'ai étudié au lycée Lasan Taberd, une institution catholique dirigée par des Frères Saint-Jean Baptiste de Lasalle où les cours étaient donnés en vietnamien suivant le programme scolaire du pays. Les autres matières comme le français et l'anglais étaient enseignées dès la quatrième année. Les classes du programme français étaient plus nombreuses et les élèves pouvaient choisir entre plusieurs options : sciences expérimentales, mathématiques ou commerce. Certains camarades voulaient être pilotes. Ayant réussi l'examen de santé exigé par l'école, ils ont fait l'école des officiers de Da Lat, une école cotée, pour servir dans l'armée vietnamienne.

Par ailleurs, la venue de Dô Quang Tuân, mon grand-père et ma grand-mère, pour habiter chez nous, allait m'enseigner une nouvelle leçon. Un jour ma mère me demanda de jouer aux tarots vietnamiens (Tam cuc) avec grand-mère. Elle me conseillait de faire attention car grand-mère n'aimait pas perdre. Implicitement, il fallait la laisser gagner. Les cartes en main, au lieu de déposer pour

gagner 1, 2 ou 3 cartes, je les défaussais quand elles avaient de la valeur et ne gardais que celles qui étaient inutiles. Au dernier moment, chacun de nous avait les deux dernières cartes. Je déposais deux cartes de 8 et, elle, deux valets. Elle avait gagné la partie. Elle était enchantée. Cela continuait ainsi encore et encore. Plus tard, j'ai compris le sens de la phrase de Pham Ngọc Tới lorsqu'il dit : « Notre bonheur passe par le bonheur des autres ».

Préparation à l'entrée aux grandes écoles à Orléans

L'obtention du bac a été l'occasion pour que chacun des membres de la famille m'exprime ses recommandations. Mon père espérait ma réussite aux concours des grandes écoles en France, pays qu'il avait pourtant combattu de toutes ses forces. Mon oncle Do Quang Tiêp me souhaitait bonne chance et me prodiguait ses conseils. Ma sœur aînée Christine, brillante élève qui a fait des études de pharmacie, a utilisé ses alliances pour m'obtenir une bourse. Ma mère, Do Thi Bông, a tenu à m'accompagner à l'aéroport de TSN Saigon pour me souhaiter bon voyage. C'était la première fois que je m'éloignais de la famille pour une longue période.

Arrivé en France en octobre 1962, j'ai été accueilli par mon beau-frère Nguyễn Quang Côn, étudiant sur titre en deuxième année de l'Ecole Nationale Supérieure Aéronautique, l'une des cinq écoles les plus difficiles à intégrer par concours, sans compter l'école normale supérieure et l'école polytechnique. Il résidait à la maison de Norvège à la Cité Universitaire de Paris au XIV arrondissement où j'avais passé le week-end avant de prendre le train et me rendre à Orléans. J'avais une lettre d'introduction du Père Renou, ancien proviseur du lycée Pothier d'Orléans, pour me loger en internat. Il a vite fallu ouvrir un compte bancaire CCP. Finalement, le dépaysement n'a pas été long. De temps à autre, deux employées du CROUS, membres du réseau du père Renou, m'invitaient durant les week-ends pour déjeuner et visiter la ville avec elles.

Bien qu'étant arrivé avec un mois de retard, j'ai été aidé par les professeurs Daux et Jeangirard pour rattraper les leçons manquées,

ce qui m'avait permis de réussir les examens avec un résultat honorable. Les vacances d'hiver, de printemps et d'été où l'internat et la cantine sont fermés, étaient devenues un challenge pour moi car si les étudiants français pouvaient retourner dans leurs familles, dans mon cas, le Vietnam étant très loin. Je devais bricoler des solutions pour me loger et me nourrir. Je me rendais quelques fois à la Cité Universitaire de Paris, Maison de l'Indochine où habitait un cousin et où je prenais mes repas au restaurant du CROUS. J'avais ainsi retrouvé quelques camarades boursiers qui n'ignoraient pas que j'avais obtenu ma bourse grâce à une intervention familiale. J'avais fait la rencontre d'autres étudiants Vietnamiens et Laotiens qui m'invitaient à aller aux restaurants avec eux. Je me rappelle de Kham Manh, élève de l'école spéciale des TP. Je prenais quelques fois mon petit déjeuner à la Maison des EU où je pouvais suivre les infos à la télévision. Mon beau-frère m'invitait parfois à prendre nos repas dans les restaurants situés à l'aile gauche ou droite à l'entrée principale de la cité universitaire.

Au lycée d'Orléans, les élèves étrangers étaient épargnés du bizutage car ils risquaient de ne pas apprécier. Pourtant, cette année-là, ils ont utilisé ce sobriquet avec moi, l'étranger, m'appelant Grand Prêtre Taupinal ! Les élèves de première année étaient la cible de ce rite qui avait eu lieu cette année-là, le 25 octobre 1962. Le chef de ma classe en a été la victime. Placé sur un charriot, il devait demeurer debout pendant que des élèves tiraient le chariot de la gare jusqu'à la place Jeanne d'Arc où les élèves donnaient un discours. D'ailleurs, Ségolène Royale, aussitôt ministre déléguée à l'Enseignement scolaire du gouvernement Jospin auprès du ministre Claude Allègre en 1997, a fait condamner ces pratiques.

Dans ma classe, il y avait Pradith, fils du Prince Laotien Souvanna Phouma. N'ayant pas réussi à passer en Math Spé, il a quitté le lycée. J'ai aussi connu Alain Lignault et Alain Naudet. Je regrette d'avoir perdu de vue ces camarades qui étaient courageux, déterminés et persévérants. L'un était premier de la classe mais a préféré poursuivre ses études à l'Université d'Orléans où il a obtenu ses certificats de math plutôt que d'entrer à l'ENS des Mines de Nancy

où il avait été pourtant admis au concours. Et, Alain Naudet qui m'avait confié qu'il devait travailler l'été pour financer ses études, a poursuivi ses études de mathématiques à l'Université d'Orsay.

En 1965, je me suis présenté aux concours communs de plusieurs Ecoles nationales supérieures d'Ingénieurs de Grenoble, Nantes, Toulouse,... et à l'école centrale de Paris et à l'école des travaux publics. J'ai évité l'école Polytechnique, l'école des Mines, l'école supérieure d'Electricité et l'école Normale supérieure. Seul Alain Roche, un ami d'internat, a réussi à intégrer l'Ecole Centrale de Paris, ce qui fut une surprise pour toute l'école car personne de notre classe n'avait réussi son concours commun à l'une des écoles comme l'école Centrale de Paris, l'école nationale supérieure d'aéronautique, l'école supérieure des télécommunications, l'école des ponts et chaussées et l'école des mines de Paris, et à quelques autres écoles comme l'Ecole de TP, Institut Industriel du Nord (IDN, devenu école centrale du nord), Ecole des Mines de Nancy, Ecole des Arts et Métiers de Paris. Les meilleures écoles de préparation étaient Louis-le-Grand, Saint-Louis, Henri IV, Janson-de-Sailly, où les conditions étaient les meilleures. Mes amis de la même promotion 1962 les plus brillants il faut compter Vu Thiên Hân et Nguyễn Quôc Sơn, tous deux ont intégré les plus grandes écoles (Polytechnique et Télé Com) après seulement 2 années de préparation aux concours des lycées Louis-le-Grand et Saint Louis.

Les plus difficiles étaient l'Ecole normale supérieure de la rue d'Ulm à Paris et l'Ecole Polytechnique. Ensuite, viennent les écoles des mines de Paris, de Nancy et de St Etienne, l'école centrale, l'école nationale supérieure aéronautique, les télécommunications et l'école supérieure d'électricité où les concours sont communs. Ensuite, il y a les écoles nationales supérieures d'ingénieurs (ENSI) de Grenoble, Toulouse, Nantes et Poitiers avec des concours communs également. Il y a aussi les écoles d'Industries du Nord (IDN Lille), ENSTA de Paris (Techniques avancées), école des Arts et Métiers de Paris, INSA de Lyon et école des travaux publics de Cachan.